Lire le passé lointain :
quelques impressions d'un étudiant japonais

« Ce sont ceux qui ont été exterminés sans trace
qui se sont chargés de l'essence de l'histoire. »
Kenzo TAGAWA

« Comment t'es-tu intéressé à la littérature médiévale française ? » : on m'a posé un nombre de fois cette question, qui m'a toujours parue assez naturelle, mais en même temps un peu mal formulée. En effet, j'avais rencontré dans mon pays natal, le Japon, plusieurs étrangers qui parlent japonais et qui étudient la civilisation japonaise d'une façon approfondie, en partant de la littérature médiévale jusqu'à la pensée contemporaine : de même, je n'ai jamais pensé que je puisse comprendre la littérature médiévale japonaise pour la seule raison que je sois né japonais ou japonophone de naissance.

Mais il ne serait pas inutile de raconter davantage mes expériences personnelles pour faire apparaître mon choix plus évident : il ne suffirait peut-être pas de rappeler le fait que, dans le système scolaire au Japon, surtout dans l'enseignement supérieur, le nombre de personnes qui se consacrent à la littérature et à la culture occidentale est considérable.

En entrant à l'Université, je n'avais pas encore décidé de ma spécialité, mais je m'intéressais déjà au mouvement de la Réforme au début du XVIe siècle occidental. J'aimais, à cette époque-là, les écrits de Kazuo WATANABE, traducteur de François Rabelais et d'Érasme, encore reconnu comme théorisant la pensée de la tolérance pour la génération de l'après-guerre. En effet, sa traduction japonaise de Rabelais avait été effectuée pendant la deuxième guerre mondiale, et constituait une sorte de contestation muette contre la régime militaire japonaise de l'époque.

Si l'on parle de la littérature médiévale française, j'avais lu le *Roman de Tristan* de Joseph Bédier dans la traduction anglaise, et je commençai à m'intéresser à Guillaume de Machaut comme compositeur. J'ai d'abord été très intéressé par les séances consacrées à la littérature médiévale d'un séminaire sur l'histoire littéraire, mais le contact direct n'est arrivé qu'après. Je me souviens que c'est dans le cadre du séminaire d'histoire de la langue française que j'ai eu l'occasion de « lire » pour la

première fois dans ma vie un texte relevant de la « littérature médiévale française », la *Vida* de Peire Vidal, sans passer par la traduction. J'avais dix-neuf ans. J'avais très peu de connaissance du français moderne, parce que j'avais commencé à l'apprendre à l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire à l'entrée à l'Université (ce qui est d'ailleurs le cas de la plupart des parlant français japonais). Il serait très facile d'imaginer ce qu'était ma « lecture » de ce texte : on aurait davantage dit un « décodage » pénible qui me demandait plusieurs heures de travail pour saisir à peine le sens de deux ou trois vers. Mais j'ai été charmé par ce travail, non seulement grâce à la personnalité du professeur qui s'en occupait, mais aussi par la méthode de lecture elle-même : ne pas négliger un seul mot, lire très lentement en mesurant bien l'écart linguistique et culturel entre le texte et nous, ainsi que faire attention à la tentation interne de la sur-interprétation. Finalement je me suis décidé à continuer de travailler avec ce professeur, Naohiko SETO, mais sur d'autres textes et d'une autre époque, suivant mon propre intérêt.

Comme on peut l'imaginer, le problème majeur pour un étudiant japonais est avant tout linguistique : c'est pourquoi les séminaires sur la littérature médiévale sont souvent entièrement consacrés à l'exercice de la version. Pendant deux ans de maîtrise (5e et 6e années après l'entrée à l'Université), j'ai appris la base de la phonétique historique, de l'occitan (mais je n'ai pas pu avoir suffisamment de temps pour continuer ces deux matières…), et de la paléographie. Dans le séminaire de la littérature médiévale en maîtrise, beaucoup d'heures ont été consacrées à la préparation méthodologique pour la lecture des textes (le mode d'emploi des grands dictionnaires, le mode d'utilisation des éditions critiques, etc.). Cela est assez compréhensible, si l'on tient compte du fait que les sujets d'études des participants, même si ceux-ci étaient nettement moins nombreux en maîtrise qu'en licence, étaient souvent trop différents pour trouver un texte qui puisse satisfaire à l'intérêt de tous (j'étudiais la sottie ; un autre étudiant le théâtre du XIIIe siècle ; un autre, Rabelais ; une étudiante s'intéressait à Chrétien de Troyes. Et nous travaillions tous sous la direction d'un professeur...spécialiste des troubadours !). En maîtrise, le professeur nous demandait de faire un exposé oral une fois par semestre, pour préparer le mémoire.

À cette époque-là, j'ai commencé à participer une fois par mois à la réunion de lecture de la « littérature médiévale », organisée par des professeurs qui habitent aux environs de Tokyo, et qui a formé beaucoup de médiévistes japonais (littéraires) par générations. On lisait à ce moment-là la *Vie de Saint Thomas Becket*. Ici aussi, nous traduisions le texte et nous discutions des problèmes linguistiques aussi bien qu'interprétatifs pendant des heures. Pour les jeunes étudiants surtout, cette réunion

fonctionne comme lieu de rencontre, où ils peuvent voir des professeurs qui sont d'autres universités, de même que des camarades d'études. De cette façon, la solidarité médiéviste inter-universitaire s'est maintenue depuis longtemps.

Ainsi, au moins d'après mon impression, dans la formation médiéviste au Japon, beaucoup d'heures sont consacrées à l'apprentissage linguistique et méthodologique des étudiants, pour leur faire préparer un éventuel départ à l'étranger (au moins dans mon cas). Si l'on tient compte du clivage linguistique entre les étudiants japonais et occidentaux, cette méthode me paraît compréhensible et même pratique. Les études « littéraires » étaient quelque chose qu'on apprenait personnellement. Ce qui était assez précieux comme aide dans ce domaine, c'était le fonds de traductions japonaises des ouvrages tant littéraires que critiques (surtout dans le domaine de l'histoire). Aujourd'hui, nous pouvons facilement accéder, à travers les traductions, aux oeuvres majeures comme la *Chanson de Roland*, le *Roman de Renard*, plusieurs romans de Chrétien de Troyes, le *Roman de Tristan*, le *Roman de la Rose*, les *Cents nouvelles nouvelles*, la poésie de troubadours et de trouvères, etc.

Cependant, on peut facilement imaginer ma surprise quand j'ai commencé à assister aux cours magistraux en France, lors de mon premier séjour en France en 1999-2000 où j'étais étudiant à l'Université Lyon II.

J'ai déjà passé deux ans en France. En étudiant dans le cadre du système universitaire français, je me pose souvent ces questions ; compte-tenu de la difficulté linguistique apparente, est-ce que nous, la plupart des étudiants japonais, nous pouvons apporter quelque chose aux études effectuées en France qui ont déjà une longue tradition et qui sont sans cesse développées par les chercheurs tant européens qu'américains ? Et, finalement, comment pouvons-nous justifier la présence de nos études dans le système universitaire japonais, si nous voulons devenir enseignants au Japon ?

On a déjà une réponse à cette question : il me semble que le point de vue comparatiste interculturel est parfois utile et efficace pour justifier notre présence dans les milieux académiques tant français que japonais. D'autre part, Paul Zumthor n'a-t-il pas affirmé que la représentation de *Rakugo* japonais lui a donné de bonnes idées pour comprendre la performance des fabliaux au Moyen Age ?

Même si cela peut être vrai, et même si j'ai eu exactement le même sentiment que Zumthor quand j'ai assisté à la représentation de *Kabuki* pour comprendre ce qu'a pu être la représentation du théâtre médiéval français, il me paraît que ce type d'approche possède un véritable double-tranchant. Ne risquons-nous pas de rester

toujours en dehors des textes médiévaux, tout en nous définissant, par nous-mêmes, étrangers à ces textes ? Ne risquerions-nous pas ainsi de nous rendre nous-mêmes « exotiques » aux yeux des chercheurs occidentaux ? Mais en même temps, pouvons-nous nous passer de nous rendre compte du fait que nous sommes étrangers à ces textes, pour ne pas leur exercer la violence de sur-interprétation ?

Cette tension entre mon identité et mon objet d'études n'est pas encore résolue. Mais je pense que ce problème peut être plus ou moins partagé par tous les médiévistes qui vivent au XXIe siècle et qui sont tous éloignés de leur objet d'étude, c'est-à-dire le passé. En même temps, n'étaient-ce pas ces efforts pour retrouver un autre, un étranger à moi, qui m'avaient d'abord fasciné dans l'étude de la littérature médiévale ? Cette tension peut être donc fructueuse d'autant plus que, comme tout le monde le sait bien, plus la recherche, la « queste » est difficile, plus la joie de la découverte est grande.

Taku KUROIWA

(Je remercie Nelly Labère qui a bien voulu corriger la langue de ce texte)